

Ames Simples

Il est heures sonnèrent grave-ment à l'horloge de la cathédrale. Mlle Léonie Fleuriot se leva de la table où elle venait de prendre son déjeuner du matin; elle s'assit près de la fenêtre qui s'ouvrait sur le Grand-Plac.

Le jour grisâtre d'hiver accentuait la pâleur de son teint. Très mince, avec une tête trop fine, aux yeux gris un peu louches, ses lèvres effilées, elle n'avait jamais dû être jolie, mais sympathique et distinguée.

Elle attendait longtemps, elle attendait toujours. En effet, peu de temps après le départ de son fils, M. Dangès, ayant perdu sa gouvernante et l'horlogerie ne battant plus que d'une aile, alla rejoindre Henri. On n'avait plus entendu parler d'eux.

A quelques jours de là, un événement peu grave survint dans son existence. Elle reçut sa feuille de contributions, et releva une erreur et se rendit pour réclamer. Comme l'employé hésitait, ne saisissant qu'imparfaitement ses explications, une porte s'ouvrit.

— D'ailleurs, adressez-vous à M. le comiss principal, dit-il. Elle fut en un instant dans le cabinet; elle se fit annoncer par un domestique; c'était lui, bien lui, cet homme au visage ravagé, mourant, au dos presque voûté.

— Je ne vous salue pas ici? — Depuis quelques jours, répondit-il. Et comme, décidément, les mots ne venaient point, elle exposa sa réclamation; administrativement, en phrases correctes et précises, il l'assura qu'il serait donné satisfaction.

— Je ne vous salue pas ici? — Depuis quelques jours, répondit-il. Et comme, décidément, les mots ne venaient point, elle exposa sa réclamation; administrativement, en phrases correctes et précises, il l'assura qu'il serait donné satisfaction.

— Je ne vous salue pas ici? — Depuis quelques jours, répondit-il. Et comme, décidément, les mots ne venaient point, elle exposa sa réclamation; administrativement, en phrases correctes et précises, il l'assura qu'il serait donné satisfaction.

— Je ne vous salue pas ici? — Depuis quelques jours, répondit-il. Et comme, décidément, les mots ne venaient point, elle exposa sa réclamation; administrativement, en phrases correctes et précises, il l'assura qu'il serait donné satisfaction.

Léonie l'écoutait avec ravissement. Elle s'associait à ses projets, ses ambitions. Il irait à Paris, écrirait des pièces, des romans, deviendrait un homme célèbre. Alors il viendrait la chercher, elle serait sa femme, il l'emporterait dans un idéal de gloire et de bonheur. C'était promis, juré.

La veille du jour où le jeune homme devait s'embarquer vers de radieux avenir, ils eurent une dernière entrevue, échangeant le baiser des fiançailles. Et le lendemain, elle commença à attendre, patiemment, inaltérablement constante.

Elle attendit longtemps, elle attendait toujours. En effet, peu de temps après le départ de son fils, M. Dangès, ayant perdu sa gouvernante et l'horlogerie ne battant plus que d'une aile, alla rejoindre Henri. On n'avait plus entendu parler d'eux.

— D'ailleurs, adressez-vous à M. le comiss principal, dit-il. Elle fut en un instant dans le cabinet; elle se fit annoncer par un domestique; c'était lui, bien lui, cet homme au visage ravagé, mourant, au dos presque voûté.

— Je ne vous salue pas ici? — Depuis quelques jours, répondit-il. Et comme, décidément, les mots ne venaient point, elle exposa sa réclamation; administrativement, en phrases correctes et précises, il l'assura qu'il serait donné satisfaction.

— Je ne vous salue pas ici? — Depuis quelques jours, répondit-il. Et comme, décidément, les mots ne venaient point, elle exposa sa réclamation; administrativement, en phrases correctes et précises, il l'assura qu'il serait donné satisfaction.

— Je ne vous salue pas ici? — Depuis quelques jours, répondit-il. Et comme, décidément, les mots ne venaient point, elle exposa sa réclamation; administrativement, en phrases correctes et précises, il l'assura qu'il serait donné satisfaction.

— Je ne vous salue pas ici? — Depuis quelques jours, répondit-il. Et comme, décidément, les mots ne venaient point, elle exposa sa réclamation; administrativement, en phrases correctes et précises, il l'assura qu'il serait donné satisfaction.

— Je ne vous salue pas ici? — Depuis quelques jours, répondit-il. Et comme, décidément, les mots ne venaient point, elle exposa sa réclamation; administrativement, en phrases correctes et précises, il l'assura qu'il serait donné satisfaction.

— Je ne vous salue pas ici? — Depuis quelques jours, répondit-il. Et comme, décidément, les mots ne venaient point, elle exposa sa réclamation; administrativement, en phrases correctes et précises, il l'assura qu'il serait donné satisfaction.

l'ardente certitude que de vous seule aurait pu me venir un peu de réconfort et de joie. Mais je n'osais pas... Je n'osais plus... N'attribuez point mon silence à l'oubli, quand il n'a jamais été que d'une souvenance trop scrupuleuse des promesses que je vous avais faites.

— Ah! si le sort l'eût permis, combien d'années je n'aurais pas été heureux de vous apporter la preuve solennelle de ma fidélité. Mais vous offrir de partager mon existence, si étroite, si différente de ce que j'avais souhaité, encore plus pour vous que pour moi! Non! Non!... Mais, je vous le répète, le temps... beaucoup de temps avait passé et parfois la pensée me venait, presque douce et consolante que vous aviez peut-être accepté d'un autre le bonheur que la destinée m'avait pas jugé digne de vous donner!

— Oh! c'est mal... très mal... — Oui, je le comprends aujourd'hui, j'ai en tort... J'aurais dû revenir, avoir plus de confiance et de courage... Ma réserve n'a servi qu'à briser plus complètement nos deux existences et de l'avoir constaté, ce sera la dernière amertume de ma vie... A présent, il est trop tard.

— Est-il donc trop tard? murmura-t-elle et sans qu'il lui semblât entendre le soufflé d'une âme — une candide et qui tout autre s'exprimait dans le regard si loyal de ses deux grands yeux de lumière.

— Il ne résista point, docement il vint à elle, lui prit la main, y déposa un long baiser, si long qu'elle fut par la retirer. Un peu rouge, elle se leva.

— Prenez-vous un peu de thé? demanda-t-elle. — Volontiers j'en prends tous les soirs. — Moi aussi. — C'est une habitude que nous pourrions conserver.

— Elle rougit de nouveau. Et avec un délicieux sourire: — Savez-vous bien, dit-elle, qu'on s'ira de nous? — Qu'importe! ceux qui ne comprennent pas... Et c'est pourtant si simple... — La nouvelle pièce de Jules Lemaitre.

Jules Lemaitre revient au théâtre, on lui brilla par des pièces fort intéressantes et surtout par son féliciteon, si spirituel, si délicatement nuancé d'ironie et de sensibilité. On n'a jamais fait mieux ni si bien. Et cette rentrée en scène de l'auteur du "Pardon" est une grosse nouvelle. "Je suis très ému," dit un journaliste, racontant comment il apprît la chose, de ce célèbre écrivain lui-même, souriant et sceptique à son ordinaire.

— Et voici ce que M. Lemaitre a dit de sa pièce: — Ma pièce s'intitule la "Massière". La Massière, c'est, dans les ateliers de femmes, l'équivalent du massier dans les ateliers d'hommes, l'ébène qui garde la masse, perçoit les cotisations, fournit à ses camarades le fusain, les crayons, le papier, "et cœtera." La "Massière" a quatre actes. Je me bâte d'ajouter que ce n'est ni une pièce sociale, ni une pièce de psychologie légère, dans la note de l'"Ainée", gaie d'abord, un peu moins gaie ensuite. Je l'ai écrite pour Guinry et Brandès. C'est vous dire qu'elle n'est pas posée en un drame, et voilà. Je crois qu'il se traiterait prématurément de maœuvre si elle n'était pas d'abord plus abondamment si longtemps à l'avance...

— Quand la "Massière" sera-t-elle applaudie? On ne sait. Il y a une pièce de Donnay et une pièce de Capus avant. Mais il y a une autre chose non écrite, et au tour de M. Capus vient pendant que la Comédie-Française jouera sans doute au se souciera l'air d'un jeune en même temps à la Renaissance.

Sous les CERISIERS.

(Nouvelle Japonaise)

C'est au printemps de l'année 1903. Par une délicieuse soirée, le Japon tout entier célèbre le renouveau; c'est aujourd'hui la fête des Cerisiers, et partout la nature s'associe à la joie populaire, compléte sans le vouloir des douces idylles et des charmants hymnes.

Ce soir, plus d'une maison entendra s'élever de joyeux rires et réunira autour de sa table des convives heureux et innocents. — A quel pensas-tu? lui demanda tendrement Kikou.

— A toi, petite sœur. Te souviens-tu de la fête de Takô, où je pleurai tant parce que j'avais embroché la ficelle de mon cerf volant, quand de tes doigts agiles et délicates, tu me le réparas en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire? — Oui, pour cher Ito. Et toi, te souviens-tu de ce jour où je toulais absolument au lotus, quand, au risque de te noyer, tu m'apporras triphalement!

— En devisant ainsi les deux jeunes gens se sont assis sur un banc rustique formé dans l'excavation d'un rocher factice comme il s'en trouve dans les jardins japonais. Ils sont émus tous deux, sans savoir pourquoi, bercés par ces souvenirs si doux.

— Petite Kikou, sais-tu ce qu'il adviendrait de moi si je n'allais te quitter pour toujours, ne plus te revoir, ne plus entendre ta voix si douce? Il me semblerait que ma peine serait si forte que j'en mourrais. — Tu m'aimes donc tant que cela? — Oui, dit Ito d'une voix grave et profonde. Ma Kikou chérie, veux-tu continuer de rêver de de ne nous quitter jamais? Veux-tu être ma femme? — Kikou, ébahie, ferma un instant les yeux. Lui semblait que le ciel est descendu dans son cœur. C'est en tremblant qu'elle prononça le oui solennel qui la lie pour toujours à celui qu'elle aime.

— Quelques instants plus tard les deux enfants, émus, viennent demander à Inoyé sa bénédiction paternelle. Avec quelle joie elle fut accordée! Mais cependant un convain d'attendre les seize ans de Kikou et les vingt-cinq ans de Inoyé. Ils se célébraient cette heureuse union.

— On décida donc que la fête des cerisiers, qui fut celle de leurs noces, serait l'année suivante celle de leur union. — Alors commençant pour Ito et Kikou le temps des fiançailles, époque bénie entre toutes.

— Tous les jours Ito apportait à son amie les fleurs les plus fraîches, les épines les plus fines, et en retour, Kikou le remerciait d'un sourire ou d'un baiser qui payaient amplement Ito de ses préférences.

frères une partie de gô (ou jeu de dames) en buvant le thé. Toute rougissante, Kikou obéit et descend au jardin.

Pendant quelques instants les deux jeunes gens restèrent silencieux; pourtant ce n'est pas leur habitude quand ils se trouvent réunis. — Ils ont été égarés ensemble. Lorsque ils étaient petits, leurs mères se communiquaient leurs doux projets d'avenir, et quand elles moururent, ce malheur rapprocha Kikou et ses frères du petit orphelin qui n'avait déjà plus de père. Dès lors, Inoyé s'efforça de remplacer par Ito la famille qui lui manquait et le considérait comme son troisième frère.

— C'est à toutes ces choses que pensait Ito, en cheminant à côté de sa petite amie. — Il pensait aussi que Kikou, douce et belle, était la fille du plus riche marchand de riz à dix lieues à la ronde, et que lui n'avait pour toute fortune que l'avenir et son cœur. Il espérait, pourtant.

— C'est ce gracieux rayon de soleil à la vitre qui me donne la sensation de l'exil loin des villes et des brumes. Viens me rejoindre! Quelles Providence me donnent le cœur d'un enfant et l'âme d'un poète, avec les jambes infatigables d'un haqueur d'ours? — C'est à toutes ces choses que pensait Ito, en cheminant à côté de sa petite amie.

— En devisant ainsi les deux jeunes gens se sont assis sur un banc rustique formé dans l'excavation d'un rocher factice comme il s'en trouve dans les jardins japonais. Ils sont émus tous deux, sans savoir pourquoi, bercés par ces souvenirs si doux.

— Petite Kikou, sais-tu ce qu'il adviendrait de moi si je n'allais te quitter pour toujours, ne plus te revoir, ne plus entendre ta voix si douce? Il me semblerait que ma peine serait si forte que j'en mourrais. — Tu m'aimes donc tant que cela? — Oui, dit Ito d'une voix grave et profonde. Ma Kikou chérie, veux-tu continuer de rêver de de ne nous quitter jamais? Veux-tu être ma femme? — Kikou, ébahie, ferma un instant les yeux. Lui semblait que le ciel est descendu dans son cœur. C'est en tremblant qu'elle prononça le oui solennel qui la lie pour toujours à celui qu'elle aime.

— Quelques instants plus tard les deux enfants, émus, viennent demander à Inoyé sa bénédiction paternelle. Avec quelle joie elle fut accordée! Mais cependant un convain d'attendre les seize ans de Kikou et les vingt-cinq ans de Inoyé. Ils se célébraient cette heureuse union.

— On décida donc que la fête des cerisiers, qui fut celle de leurs noces, serait l'année suivante celle de leur union. — Alors commençant pour Ito et Kikou le temps des fiançailles, époque bénie entre toutes.

— Tous les jours Ito apportait à son amie les fleurs les plus fraîches, les épines les plus fines, et en retour, Kikou le remerciait d'un sourire ou d'un baiser qui payaient amplement Ito de ses préférences.

— C'est fête des cerisiers aujourd'hui au Japon, mais, cette année, la nature s'est montrée inclemente. Les arbres bénaissent à s'habiller de rose et la fête n'est pas une fête.

des barques pavoisées célèbrent quelque victoire. Mais tout là bas, à Omori, dans un jardin solitaire, une ombre passe doucement.

— C'est Kikou, une pauvre petite moumée. — Son âme naïve n'entend rien à la politique; ce qu'elle voit et comprend bien, c'est qu'elle ne verra plus jamais celui à qui elle devait se voir être unie pour la vie. Elle songe... tandis que les sauterelles chantent dans les baissans et qu'un long sanglot monte de son cœur à ses lèvres, infiniment triste, infiniment las!

— C'est à toutes ces choses que pensait Ito, en cheminant à côté de sa petite amie. — Il pensait aussi que Kikou, douce et belle, était la fille du plus riche marchand de riz à dix lieues à la ronde, et que lui n'avait pour toute fortune que l'avenir et son cœur. Il espérait, pourtant.

— C'est ce gracieux rayon de soleil à la vitre qui me donne la sensation de l'exil loin des villes et des brumes. Viens me rejoindre! Quelles Providence me donnent le cœur d'un enfant et l'âme d'un poète, avec les jambes infatigables d'un haqueur d'ours? — C'est à toutes ces choses que pensait Ito, en cheminant à côté de sa petite amie.

— En devisant ainsi les deux jeunes gens se sont assis sur un banc rustique formé dans l'excavation d'un rocher factice comme il s'en trouve dans les jardins japonais. Ils sont émus tous deux, sans savoir pourquoi, bercés par ces souvenirs si doux.

— Petite Kikou, sais-tu ce qu'il adviendrait de moi si je n'allais te quitter pour toujours, ne plus te revoir, ne plus entendre ta voix si douce? Il me semblerait que ma peine serait si forte que j'en mourrais. — Tu m'aimes donc tant que cela? — Oui, dit Ito d'une voix grave et profonde. Ma Kikou chérie, veux-tu continuer de rêver de de ne nous quitter jamais? Veux-tu être ma femme? — Kikou, ébahie, ferma un instant les yeux. Lui semblait que le ciel est descendu dans son cœur. C'est en tremblant qu'elle prononça le oui solennel qui la lie pour toujours à celui qu'elle aime.

— Quelques instants plus tard les deux enfants, émus, viennent demander à Inoyé sa bénédiction paternelle. Avec quelle joie elle fut accordée! Mais cependant un convain d'attendre les seize ans de Kikou et les vingt-cinq ans de Inoyé. Ils se célébraient cette heureuse union.

— On décida donc que la fête des cerisiers, qui fut celle de leurs noces, serait l'année suivante celle de leur union. — Alors commençant pour Ito et Kikou le temps des fiançailles, époque bénie entre toutes.

— Tous les jours Ito apportait à son amie les fleurs les plus fraîches, les épines les plus fines, et en retour, Kikou le remerciait d'un sourire ou d'un baiser qui payaient amplement Ito de ses préférences.

— C'est fête des cerisiers aujourd'hui au Japon, mais, cette année, la nature s'est montrée inclemente. Les arbres bénaissent à s'habiller de rose et la fête n'est pas une fête.

Et vers le fond d'une allée. Où s'allume un brouillard tremblant. Passe, figure long-voilée. Un espoir habillé de blanc.

— Philippe s'éloigna en soupirant, sans une parole, de peur que la prose ne fit s'évanouir le rythme dans l'air. Mais quand il fut plus loin, il se retourna vers la lumière du bois; le poète dans l'arbre agitait doucement, du côté du vagabond, comme un fait d'un mouchoir qui dit mieux et souhaite bon voyage, la feuille branche feuillée ou était le nid de rossignols.

— C'est à toutes ces choses que pensait Ito, en cheminant à côté de sa petite amie. — Il pensait aussi que Kikou, douce et belle, était la fille du plus riche marchand de riz à dix lieues à la ronde, et que lui n'avait pour toute fortune que l'avenir et son cœur. Il espérait, pourtant.

— C'est ce gracieux rayon de soleil à la vitre qui me donne la sensation de l'exil loin des villes et des brumes. Viens me rejoindre! Quelles Providence me donnent le cœur d'un enfant et l'âme d'un poète, avec les jambes infatigables d'un haqueur d'ours? — C'est à toutes ces choses que pensait Ito, en cheminant à côté de sa petite amie.

— En devisant ainsi les deux jeunes gens se sont assis sur un banc rustique formé dans l'excavation d'un rocher factice comme il s'en trouve dans les jardins japonais. Ils sont émus tous deux, sans savoir pourquoi, bercés par ces souvenirs si doux.

— Petite Kikou, sais-tu ce qu'il adviendrait de moi si je n'allais te quitter pour toujours, ne plus te revoir, ne plus entendre ta voix si douce? Il me semblerait que ma peine serait si forte que j'en mourrais. — Tu m'aimes donc tant que cela? — Oui, dit Ito d'une voix grave et profonde. Ma Kikou chérie, veux-tu continuer de rêver de de ne nous quitter jamais? Veux-tu être ma femme? — Kikou, ébahie, ferma un instant les yeux. Lui semblait que le ciel est descendu dans son cœur. C'est en tremblant qu'elle prononça le oui solennel qui la lie pour toujours à celui qu'elle aime.

— Quelques instants plus tard les deux enfants, émus, viennent demander à Inoyé sa bénédiction paternelle. Avec quelle joie elle fut accordée! Mais cependant un convain d'attendre les seize ans de Kikou et les vingt-cinq ans de Inoyé. Ils se célébraient cette heureuse union.

— On décida donc que la fête des cerisiers, qui fut celle de leurs noces, serait l'année suivante celle de leur union. — Alors commençant pour Ito et Kikou le temps des fiançailles, époque bénie entre toutes.

— Tous les jours Ito apportait à son amie les fleurs les plus fraîches, les épines les plus fines, et en retour, Kikou le remerciait d'un sourire ou d'un baiser qui payaient amplement Ito de ses préférences.

— C'est fête des cerisiers aujourd'hui au Japon, mais, cette année, la nature s'est montrée inclemente. Les arbres bénaissent à s'habiller de rose et la fête n'est pas une fête.

Bonne Journée.

DEPECHE

Telegraphiques

Déclaration d'un officier de marine japonais.

Tokio, 29 octobre, midi. — Un officier supérieur de l'état-major naval japonais a déclaré aujourd'hui qu'il ne croyait pas que l'escadre russe se rendrait jamais dans les eaux d'Extrême-Orient, et qu'il était probable que le gouvernement russe saurait avec empressement l'excuse de l'incident de la Mer du Nord pour rappeler son escadre en Russie.

— Lorsque on demanda à cet officier sur quelles raisons il basait sa croyance, il déclara que l'amiral Rozhkovsky, commandant l'escadre russe et malade lorsqu'il a quitté la Russie, et qu'il n'était pas probable que le gouvernement russe, s'il avait sérieusement l'intention de se battre, enverrait un amiral aussi dépourvu de commandement d'une flotte qui devra, après avoir navigué plusieurs milliers de milles, combattre un ennemi numériquement supérieur.

— Le sentiment au Japon. — Tokio, 29 octobre. — Le récit de l'incident de la Mer du Nord, tel qu'il a été rapporté par un officier russe à bord du cuirassé "Empereur Alexandre III" a soulevé un mouvement d'indignation parmi la population de la ville. Les marins russes sont tous, en ridicule.

— Les navires russes arrivent à Tanger. — Tanger, Maroc, 29 octobre. — Quatre croiseurs russes, trois contre-torpilleurs et cinq charbonniers sont arrivés ce matin à Tanger.

— Les navires de guerre anglais en route pour Tanger. — Gibraltar, 29 octobre. — Les cuirassés anglais "Jupiter" et "Magnificent" sont partis aujourd'hui de Gibraltar, se dirigeant à l'ouest. On croit qu'ils se rendront à Tanger.

— Une interview avec l'amiral Rojstvensky. — Vigo, Espagne, 29 octobre. — L'escadre russe est toujours dans la rade de Vigo.

— Le vice-amiral Rojstvensky a fait aujourd'hui à un correspondant, sur la présence de torpilleurs dans la nuit du 21 au 22 octobre, la déclaration suivante:

— J'avais été averti que les torpilleurs s'étaient approchés de nos escadres et que lorsque ils venaient à apparaître deux torpilleurs entre notre division de cuirassés je ne doutais pas une minute qu'ils ne fussent japonais.